

CHAPITRE 16

La question de la méthode

Faut-il croire ou étudier ? Un petit retour en arrière est désormais souhaitable afin d'évoquer quelques éléments méthodologiques. Nous connaissons deux manières d'aborder la question de Jésus et des évangiles. L'Église affirme que l'écriture est d'inspiration divine¹, dictée ligne à ligne et mot à mot par Dieu lui-même². Il est autorisé de développer divers aspects tant que le discours officiel n'en est pas affecté. Il a longtemps été affirmé que prétendre effectuer une étude critique des matériaux disponibles était une pure folie. Il faut simplement croire, admettre par discipline la version officielle du canon et de la tradition. L'Église s'appuiera ensuite sur le poids de cette tradition pour justifier sa doctrine.

Nous avons largement perdu de vue que l'Église a longtemps cherché à éviter que les fidèles étudient et même simplement lisent la Sainte Écriture :

Il est sagement réglé par le Saint-Siège que les laïques ne doivent point lire la Bible en langue vulgaire, sans en avoir obtenu la permission de l'évêque ou de ses délégués (...) conformément aux instructions du concile de Trente, porte que, comme il est constant par l'expérience qu'une permission générale de lire l'Écriture en langue vulgaire, donnée sans restriction, est plus nuisible qu'utile aux hommes à cause de leur témérité, il faut s'en rapporter au jugement de l'évêque, afin que, de l'avis du curé ou du confesseur, il accorde par écrit la permission de lire les saintes Écritures en langue vulgaire, dans des traductions faites par des

¹ C'est le Nouveau Testament qui le dit : « Toute Écriture est inspirée de Dieu » 2ti 3,16

² Marie-Christine Ceruti-Cendrier évoque « les colonnes de la foi, les Évangiles » et s'insurge contre le camouflage systématique des miracles.

auteurs catholiques, aux fidèles qu'on croira devoir tirer de cette lecture quelque fruit pour leur avancement dans l'esprit de foi et de piété, mais que quiconque osera se dispenser de cette permission, ne pourra recevoir l'absolution de ses péchés qu'en vertu d'un pouvoir particulier³.

C'est quand même une bien forte menace pour une simple lecture effectuée sans autorisation. On comprendra aisément les raisons de cette réticence : la Bible n'est pas facile à lire pour le profane s'il n'est pas étroitement encadré. Les documents sont nombreux, les contenus divers, et certains passages peuvent poser des problèmes au lecteur non averti. À ceux qui sont habilités à l'étudier, il apparaît rapidement que les divergences sont nombreuses et que les écritures doivent être interprétées. Pour cela, l'Église a institué des règles à suivre. Il est intéressant d'en citer quelques-unes.

Ire règle : l'Écriture doit être interprétée, non comme le prétendent les sociniens et les rationalistes modernes, ni par des révélations immédiates, comme l'ont rêvé quelques sectaires enthousiastes, ni par un secours spécial et individuel du Saint-Esprit, donné à chaque particulier, comme le veulent les luthériens et les calvinistes, mais suivant l'enseignement de l'Église catholique (...) à qui il appartient de juger du vrai sens et de la véritable interprétation des saintes Écritures. IIe règle : on doit s'attacher à l'accord unanime des Pères, dont il n'est pas permis de s'écarter pour suivre son propre jugement, etc.

Depuis des siècles, c'est selon cette méthode traditionnelle qu'on nous présente le Jésus officiel que nous connaissons. Les éléments les plus importants de sa vie sont décrits dans les évangiles, même s'il ne s'agit en réalité que de peu de choses puisque quasiment rien ne nous est dit de lui avant le baptême de Jean. Ce qui ne s'y trouve pas est réputé ne pas poser de problème. Si un élément se trouve dans un texte et pas dans l'autre, on procédera par addition. S'il y a contradiction, on expliquera d'abord qu'elle n'est qu'apparente. Au pire, on parlera pudiquement de *difficulté*. Et on n'hésitera pas au besoin à s'adjoindre le renfort d'éléments provenant des sources pourtant condamnées et désignées apocryphes ou douteuses.

Pendant des siècles, l'Église n'a pas accepté la moindre critique. L'émergence progressive d'une orthodoxie s'est faite à partir de la condamnation parfois rétroactive des erreurs et des hérésies, ponctuée d'anathèmes et d'interdits qui ont persisté bien longtemps après l'établissement du dogme. Mais l'invention de l'imprimerie a fini par mettre à la disposition des croyants, à des prix abordables, les textes et assez rapidement les critiques.

³ Mgr Thomas Gousset, Théologie dogmatique, Paris 1848

L'Église a riposté en créant l'Index, liste officielle des livres condamnés et interdits. Jusqu'au XIXe siècle, sa réaction fut particulièrement vive. Il suffit pour s'en convaincre de regarder les condamnations successives de l'œuvre de Renan, bien que les thèses exprimées n'aient rien eu de bien révolutionnaire. L'auteur réaffirmait à intervalle régulier sa croyance en Dieu et dans le rôle et la personne du Christ dont il ne contestait pas l'existence⁴. Son intention était de renvoyer au rayon des mythes et légendes les éléments qui faisaient une trop large place au merveilleux. Mais il y avait danger à accepter d'expurger les textes sacrés. Que reste-t-il des noces de Cana si l'on retire l'eau changée en vin ? Que reste-t-il de Lazare s'il n'est pas ressuscité alors qu'il était dans le tombeau depuis plusieurs jours et qu'il sentait déjà mauvais ? Si les protestants nous prouvent chaque jour que christianisme peut parfaitement se passer du pape, du purgatoire et de la virginité perpétuelle de Marie, peut-on envisager qu'il puisse aussi se passer du miracle que constitue la résurrection ? Si l'Église se met à admettre la critique, ne met-elle pas le doigt dans un engrenage fatal ? Et n'est-ce pas aussi gênant d'admettre alors toutes les erreurs du passé ?

Face au discours proclamé, l'histoire a connu plusieurs vagues de critiques et de réactions. Dans un premier temps, elles ont consisté en un retour aux documents grecs, plus anciens que la vulgate latine autorisée⁵. Puis on entreprit un recensement systématique des manuscrits afin d'étudier les variantes qu'ils présentaient, parfois de simple forme, parfois consistant en ajouts, retraits ou substitutions de mots. La critique a aussi porté sur la valeur de la langue grecque utilisée, dite *koinè*, différente du grec classique. Comme le Nouveau Testament était réputé dicté par le Saint-Esprit, on s'est très sérieusement demandé s'il ne s'agissait pas de la langue parlée *là-haut*, d'où de nouvelles difficultés d'ordre linguistique, compte tenu des grandes différences morphologiques entre les langues sémitiques et le grec.

La vraie critique a débuté vers la fin du XVIIIe siècle sous la forme d'une critique des sources, les évangiles étant systématiquement comparés. Puis, à la fin du XIXe siècle, sous l'inspiration de l'école allemande, on est passé à la critique des formes qui a recherché à retracer la constitution des évangiles, isolant les différents éléments, récits, miracles, paroles et Passion. Au fur et à

⁴ Paul-Louis Couchoud – Le mystère de Jésus : on a gardé la vue principale de Renan et du XIXe siècle que les évangiles constituent une pieuse légende embellie, complétée, adaptée, mais se rapportant en fin de compte à une personne réelle.

⁵ Les Bibles modernes « catholiques » étaient établies à partir du texte latin de la Vulgate, alors que les Bibles protestantes se fondaient sur le texte grec.

mesure que les chercheurs prenaient en compte les aspects stylistiques, le mode de composition et de rédaction, il devenait évident que l'on s'éloignait de la notion classique d'un livre sacré tout droit descendu du Ciel.

Il serait injuste d'affirmer que l'Église a toujours réagi négativement aux tentatives d'étudier les textes. En 1890, des pères dominicains ont fondé l'École biblique de Jérusalem. Dans un premier temps, le Vatican s'en est inquiété et a réagi en créant en 1909 l'Institut biblique pontifical. Les chercheurs de l'École biblique de Jérusalem ont été invités à ne pas publier leurs travaux. En 1943, une encyclique de Pie XII, *divino afflante spiritu*, a accepté l'idée que l'étude des formes littéraires de la Bible était utile à sa compréhension. En 1965, *Dei Verbum*, Constitution dogmatique du Concile Vatican II sur la révélation divine, a repris les conceptions de l'interprétation des évangiles, ce qui revenait à admettre la possibilité d'interprétation critique, au grand dam du courant traditionaliste.

L'Église ne s'est pas engagée toutefois dans la diffusion auprès du grand public des conjectures des théologiens et exégètes modernes. Le catéchisme de 1992 nous apprend qu'elle n'a en rien renoncé à ses affirmations. Citons Jean-Paul II :

« *Le catéchisme de l'Église catholique dont aujourd'hui j'ordonne la publication en vertu de l'autorité apostolique est un exposé de la foi de l'Église et de la doctrine catholique, attestées ou éclairées par l'Écriture sainte, la Tradition apostolique et le Magistère ecclésiastique. Je le reconnais comme un instrument valable et autorisé au service de la communion ecclésiale et comme une norme sûre pour l'enseignement de la foi. Puisse-t-il servir au renouveau auquel l'Esprit saint appelle sans cesse l'Église de Dieu, Corps du Christ, en pèlerinage vers la lumière sans ombre du Royaume !* » »

Ce catéchisme moderne nous confirme que... « la Sainte Écriture est la parole de Dieu en tant que, sous l'inspiration de l'Esprit divin, elle est consignée par écrit » (§81) ; que « Dieu est l'Auteur de l'Écriture sainte, la vérité divinement révélée, que contiennent et présentent les livres de la Sainte Écriture, y a été consignée sous l'inspiration de l'Esprit saint (§105) », que « Notre Sainte Mère l'Église⁶, de par sa foi apostolique, juge sacrés et canoniques tous les livres tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, avec toutes leurs parties, puisque, rédigés sous l'inspiration de l'Esprit saint, ils ont Dieu pour auteur et qu'ils ont été transmis comme tels à l'Église elle-même §105 », et qu'en conséquence « Les livres inspirés enseignent la vérité. Dès lors, puisque toutes les assertions des auteurs

⁶ Les majuscules sont reprises du texte.

inspirés ou hagiographes doivent être tenues pour assertions de l'Esprit saint, il faut déclarer que les livres de l'Écriture enseignent fermement, fidèlement et sans erreur la vérité que Dieu a voulu voir consignée pour notre salut dans les Lettres sacrées. » §107.

Et le chapitre II se termine par le résumé suivant :

« Toute l'Écriture n'est qu'un seul livre, et ce seul livre c'est le Christ, car toute l'Écriture divine parle du Christ, et toute l'Écriture divine s'accomplit dans le Christ⁷ (§134) ; les Saintes Écritures contiennent la Parole de Dieu et, puisqu'elles sont inspirées, elles sont vraiment cette Parole (§135) ; Dieu est l'Auteur de l'Écriture sainte en inspirant ses auteurs humains ; il agit en eux et par eux. Il donne ainsi l'assurance que leurs écrits enseignent sans erreur la vérité salutaire (§136) ; l'interprétation des Écritures inspirées doit être avant tout attentive à ce que Dieu veut révéler par les auteurs sacrés pour notre salut. Ce qui vient de l'Esprit n'est pleinement entendu que par l'action de l'Esprit (§137) ; l'Église reçoit et vénère comme inspirés les 46 livres de l'Ancien et les 27 livres du Nouveau Testament (§138) ; les quatre Évangiles tiennent une place centrale puisque le Christ Jésus en est le centre (§139) ; l'unité des deux Testaments découle de l'unité du dessein de Dieu et de sa Révélation. L'Ancien Testament prépare le Nouveau, alors que celui-ci accomplit l'Ancien ; les deux s'éclairent mutuellement ; les deux sont vraie parole de Dieu (§140) ; l'Église a toujours vénéré les divines Écritures, comme elle l'a fait pour le Corps même du Seigneur : ces deux nourrissent et régissent toute la vie chrétienne. Ta Parole est la lumière de mes pas, la lampe de ma route (Ps 119/105).

Il était nécessaire d'insister sur le statut que de nos jours encore l'Église accorde à ses textes et à ses traditions. Elle se comporte comme si la Sainte Bible constituait la dernière trace matérielle, tangible et palpable de l'existence de Dieu, à travers sa Parole conservée, car elle n'est en rien revenue sur la notion de textes inspirés. Par analogie avec la théorie du *Big Bang*, la Bible serait en quelque sorte le rayonnement fossile de la présence de Dieu parmi nous. Cette attitude est aussi très caractéristique du comportement des chrétiens américains. Dans sa préface *au lecteur*, la Bible "Darby"⁸ dans son édition 1992 nous le confirme, sans trop s'encombrer de nuances :

“Vous avez entre les mains La Bible, appelée aussi Les Saintes Écritures ou la Parole de Dieu. Ce qui fait de celle-ci un livre différent de tous les autres, c'est en effet son Auteur : Dieu lui-même, le Créateur qui parle à l'homme, sa créature. De ce fait extraordinaire découlent les plus grandes conséquences : Ce livre s'adresse

⁷ Le catholicisme s'accapare l'Ancien Testament au nom du Christ, sorte d'OPA sauce vaticane.

⁸ La Sainte Bible – J.N. DARBY – Bibles & Publications chrétiennes – Valence

bien à vous qui faites partie de ses créatures. Il doit être abordé avec respect et humilité. Son contenu ne peut être que la vérité, la vérité sur tout ce que l'homme a besoin de savoir (...) Bien que rédigée au cours d'une période de plus de quinze siècles par une quarantaine d'écrivains très différents, elle présente une unité et une continuité remarquables, du fait justement qu'elle est l'œuvre d'un auteur unique, l'Esprit de Dieu, lequel a dicté à chacun des rédacteurs des différentes parties le message particulier qui lui était confié."

Une telle approche est partagée par des auteurs traditionalistes. Mme Ceruti-Cendrier, parlant de l'Ancien Testament, nous rappelle à l'ordre :

"Ne l'oublions pas, c'est Dieu qui parle, et qui ne peut donc ni se tromper, ni nous avoir trompés⁹".

Comme on l'imagine, exercer un droit à la critique n'est pas toujours aisé en partant de telles bases, vu le grand écart qui se manifeste entre les théories modernes des théologiens et leur faible diffusion, et le discours traditionnel officiel tenu auprès du grand public¹⁰.

Histoire et science

Face à cette approche dogmatique fondée sur la discipline existe une démarche scientifique et historique. Elle consiste à examiner les matériaux disponibles ayant échappé à l'injure du temps et à les étudier comme tout document ancien, en éprouvant leur solidité au regard de nos connaissances historiques et en dégagant par recoupement les convergences et invraisemblances. Une telle étude doit porter sur l'ensemble des sources disponibles et pas seulement celles figurant dans le Canon. Car dans son effort pour dégager patiemment une orthodoxie, l'Église a été conduite à sélectionner parmi les nombreux textes ceux qui étaient réputés corrects et ceux qui devaient être écartés, et à distinguer les auteurs autorisés des hérétiques. Cette attitude est inacceptable, car pour l'historien, le témoignage de Marcion ne présente pas moins d'intérêt que celui d'Irénée. Quand en réponse à l'ouvrage *Jésus contre Jésus*¹¹, Thierry Murcia réplique¹² que l'auteur de tel propos est un hérétique, il

⁹ Marie-Christine Ceruti-Cendrier – Les évangiles sont des reportages — Éd. Pierre Téqui — p.280

¹⁰ Ce sont pourtant les traditionalistes qui crient au complot. Selon eux, on enseigne aujourd'hui dans les catéchismes et même dans les séminaires des théories qui n'ont plus rien à voir avec le vrai catholicisme dont ils s'estiment dépositaires.

¹¹ *Jésus contre Jésus*, Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, éd. du Seuil.

¹² Droit de réponse en 101 points, Thierry Murcia, éd. Osmondes.

ne fait pas preuve d'une grande objectivité dans l'étude historique. Contrairement à l'Église qui s'intéresse aux témoignages, il faut aussi prendre en considération les absences et les silences lorsqu'ils sont anormaux, surprenants ou significatifs.

On procédera ensuite à une étude thématique, transversale, des différents textes disponibles, en les croisant avec les autres informations historiques, pour relever ensuite les difficultés irréductibles. Dès lors, chacun pourra y aller de ses propres hypothèses et interprétations. Jusqu'à présent, on pouvait dire que la méthode traditionnelle s'appliquait à l'Église catholique et ses exégètes, tandis que l'étude scientifique et historique relevait de chercheurs contestataires isolés. C'était ignorer que la plupart des critiques ont été formulées depuis le sein même de l'Église. Ce n'est donc que récemment que l'Église catholique a admis que l'étude des textes était légitime, alors que cela constitue une pratique courante depuis longtemps dans le monde protestant. Ce changement d'attitude a produit des résultats surprenants : alors que la théologie et la christologie semblaient être des objets figés et poussiéreux, ils ont brusquement fait preuve d'une nouvelle jeunesse. En réexaminant les différentes sources, de plus en plus accessible grâce à l'internet, ainsi que les outils d'étude et de recherche, il apparaît que les certitudes les mieux ancrées ne résistent plus à un examen sérieux, et qu'un consensus peut se former, même parmi les théologiens catholiques sur des opinions qui auraient valu le bûcher à leurs auteurs il n'y a pas quatre siècles. Sans que le grand public en ait conscience, des pans entiers sont aujourd'hui remis en cause, non par des auteurs critiques ou contestataires, mais par les théologiens eux-mêmes. Malheureusement, il faut déplorer le cruel silence des historiens non issus du monde de l'Église qui semblent avoir baissé les bras et abandonné le terrain alors qu'une matière gigantesque s'offre désormais à eux.

Quelle place pour le doute ?

La difficulté principale à laquelle nous sommes confrontés est que nous ne disposons d'aucun original de ces textes fondateurs. Nous ne connaissons aucun évangile, aucune lettre de Paul qui ne soit le résultat de copies, recopies et traductions successives. Des paroles prononcées en araméen dans des bourgades de Palestine nous parviennent en grec depuis Antioche, Éphèse, Alexandrie ou Rome. Cette anomalie conduit aux questions suivantes : 1) les différents textes ne résultent-ils pas d'une lente maturation au sein d'une école ou d'un milieu ? 2) jusqu'à quel point sont-ils fidèles à l'original recopié ? Ont-ils traversé

l'épreuve des copies et des traductions successives sans altérations volontaires ni involontaires ?

Les apologétiques chrétiennes affirment que les documents fondateurs sont sincères et ont traversé les siècles sans altérations. Et de citer le nombre de siècles qui séparent l'œuvre des auteurs classiques du plus lointain manuscrit connu. Malheureusement, nous avons vu que le faux et le pastiche ont été très largement utilisés, que les falsifications sont innombrables, notamment les écrits dits pseudoépigraphiques qui vont du faux grossiers (pseudo-Philon, pseudo-Athanase, pseudo-Clément) aux évangiles, apocalypses, actes ou doctrines les plus fantaisistes. L'étude s'étend désormais aux écrits canoniques, verset par verset et source par source. On n'hésite plus de nos jours à distinguer les lettres de Paul selon la probabilité de leur authenticité. Cette incertitude s'étend aux évangiles dont les spécialistes ne font plus mystère de l'étendue de leurs révisions et corrections. L'étude systématique des variantes textuelles à partir des bases de données fait apparaître les attestations de manière exhaustive, et les sources sont désormais accessibles directement au public. Les passages ajoutés, retranchés ou modifiés sont mis en évidence. Dans le cadre de la "troisième quête" de l'historicité de Jésus, le groupe intitulé *Jesus seminar*, constitué de deux cents chercheurs exégètes, a procédé à une évaluation systématique du degré d'historicité des paroles de Jésus. Le résultat est édifiant : un quart au plus pour l'ensemble du matériau évangélique est considéré comme authentique, et cette proportion tombe à zéro pour l'évangile selon Jean.

Si même les exégètes chrétiens en sont là, on peut s'interroger sur la réalité des doctrines enseignées depuis des siècles. La critique s'oriente désormais sur la question de la datation des documents et des contenus, particulièrement incertaine, et sur le scénario des corrections. Comme Georges Las Vergnas le dit fort bien, *chaque verset a son âge, qu'il ne dit pas facilement*. Et j'ajouterais volontiers *et son histoire*¹³ ».

¹³ Cette pratique est encore d'actualité. Le récit de Lc 2,1 par exemple a été retraduit dans la Bible Darby de manière à répondre aux difficultés de datation de la naissance de Jésus résultant de la mention du recensement de Quirinius. Cette nouvelle version précise entre parenthèses : « le recensement lui-même se fit seulement lorsque Cyrénus eut le gouvernement de la Syrie ». Nous voyons un auteur traditionaliste comme l'abbé Carmignac reconstituer sa propre traduction des passages qui le gênent, faisant du « premier » recensement de Quirinius un recensement « antérieur ». Devant la poursuite de telles pratiques à notre époque, on ne peut que s'interroger sur le nombre de passages qui ont été modifiés pendant les siècles d'élaboration de la christologie. On peut citer dans Jean la transformation volontaire de *frères* en *disciples* de Jésus, l'ajout probable de *et le Verbe était Dieu* qui casse la poésie d'un texte parfaitement rythmé, le royaume

Reste la question de la confiance que nous pouvons avoir dans les sources, car elles déterminent la vision que nous pouvons avoir de Jésus. Pour aller d'un extrême à l'autre, on dira dans un cas que l'Évangile selon Jean est l'œuvre de l'apôtre Jean fils de Zébédée, compagnon de Jésus, qui écrit quelques années après les événements des souvenirs encore frais, et qu'il nous est parvenu intact. Dans l'autre cas on dira qu'il n'existe aucune trace de cet évangile avant la fin du II^e siècle¹⁴, même à l'état de mention, qu'il a été rédigé à partir de sources disparates par des chrétiens à la recherche d'une orthodoxie, plus d'un siècle après les événements et à partir de documents primitifs considérablement remaniés.

Une recherche de la vérité rigoureuse consisterait à procéder au recensement exhaustif des sources, en remontant à l'original, et dire non pas « *Jésus a dit ceci* », mais : « *ce propos attribué à Jésus par tel texte (que nous n'avons pas) est évoqué par tel auteur (dans un document que nous n'avons pas non plus), le tout cité par Eusèbe de Césarée dans son "histoire ecclésiastique", dont la plus vieille copie, datant de telle époque, est conservée à tel endroit...* ». Ce procédé peu élégant ne facilitera pas les vulgarisations destinées au grand public, mais il est exact et doit faire partie de la documentation de base des historiens. Une bonne illustration nous est offerte par le témoignage de Papias d'Hiéropolis à propos des évangiles de Marc et de Matthieu, mais qui tient entièrement à la confiance que nous avons dans les écrits d'Eusèbe de Césarée, Papias étant inconnu de l'histoire et son œuvre avec lui.

Méthodes et ficelles des traditionalistes

Il est remarquable de constater avec quelle constance les traditionalistes emploient les mêmes arguments pour tenter d'endiguer le flot des critiques, à commencer par celles qui proviennent des rangs chrétiens. On peut citer l'emploi du paradoxe, célèbre depuis un mot attribué à Augustin selon les uns, Origène selon les autres : *credo quia absurdum* (ou *ineptum*) j'y crois, car c'est absurde ; c'est même cette absurdité qui m'y fait croire. Juste une question : que diraient-ils si c'était logique ? Le procédé est repris depuis des siècles et décliné de toutes les manières : Pascal par exemple fait dire au Christ *Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas déjà trouvé*. Un incroyant critique est en

est en vous devenu *parmi vous*, la mention portée sur le titulus posé sur la croix *Jésus de Nazareth* au lieu de *Jésus le nazôréen*, expression qui a peu de chance d'être synonyme.

¹⁴ Papyrus Bodmer p66 et p75 (vers 200 et 230). La datation de Ryland p52 est très disputée.

réalité un croyant qui ignore qu'il est à la recherche de Dieu et l'a déjà trouvé sans même en être conscient. Les évangiles regorgent-ils d'incohérences ? C'est la preuve qu'ils sont sincères, car des falsificateurs n'auraient pas créé de toutes pièces des œuvres contradictoires. Mais quand ils sont cohérents, est-ce parce qu'ils sont encore plus vrais ? L'évangile de Jean oublie-t-il des faits importants cités par les trois autres ? C'est pour éviter d'alourdir le récit par des éléments largement connus. D'après le P. Bruckberger, les difficultés dont fourmillent la naissance ou la généalogie du Christ n'ont pu être inventées. Ainsi, tout ce qui nous paraît absurde n'en est que plus authentique. Que dire d'une telle méthode d'un point de vue scientifique ? Ces arguties sont purement verbales. Le summum est l'explication des chrétiens évangéliques modernes pour justifier l'existence des fossiles dans un monde censé avoir été créé il y a six mille ans : « Dieu a créé le monde avec des fossiles » !

Autre ficelle employée : le va-et-vient entre le monde du réel et celui du symbole. Pour V. Messori, les généalogies gênantes que nous avons examinées avec la « carte d'identité de Jésus » ont essentiellement « *une fonction littéraire, symbolique, et surtout théologique* ». Mais parfois, il convient de tout prendre au pied de la lettre : Jésus ayant dit « *ceci est mon corps, ceci est mon sang* » plutôt que : « *ceci représente mon corps, ceci symbolise mon sang* », la présence réelle dans l'eucharistie est un fait nécessairement historique et pour ainsi dire contemporain, puisque le miracle s'accomplit régulièrement à chaque messe comme chacun de nous peut le constater.

Enfin, pour contrer l'argument gênant de l'absence de toute source originale, les traditionalistes s'appuient sur la distance qui sépare dans les œuvres classiques la date de la plus ancienne copie disponible de celle de la rédaction. Et de citer la plupart des auteurs classiques depuis Platon. Mais en quoi l'ancienneté des uns prouve-t-elle l'authenticité des autres ? Qui aurait eu intérêt à falsifier Platon ? Il en est autrement des empereurs byzantins qui avaient sans doute de bonnes raisons pour vouloir s'assurer du soutien d'une religion sur mesure.

La dernière remarque méthodologique concerne la difficulté à prouver une inexistence. Si vous avez visité la Chine, il est aisé de le prouver par votre photo sur la grande muraille, dans la cité interdite, ou par un tampon sur votre passeport. Mais si vous n'y êtes jamais allé, comment allez-vous le prouver ? Il en est de même pour Jésus et les évangiles : si Jésus n'est pas un personnage historique, ce sera difficile de le prouver. Il faudra le démontrer indirectement en réfutant les éléments principaux de sa vie, et l'origine des textes qui parlent

de lui, et reconstituer la vérité. Pourtant, selon une règle de base de toute recherche historique, la charge de la preuve incombe à celui qui affirme. C'est aux partisans de l'historicité de Jésus d'apporter les preuves, de préférence plus solides que des miracles, des anges et des prophéties. Les théologiens abusent volontiers de la formule selon laquelle si un élément n'est pas prouvé, son inexistence ne l'est pas davantage.